

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 31

Artikel: Le toast de l'huissier
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PREMIER AOUT!

Un de nos lecteurs nous adresse, de Genève, les vers de circonstance que voici :

... Les cloches, tout à coup, dans le soir, ont vibré,
Alors que retentit partout l'hymne sacré
Qui monte de la foule émeue et qui tressaille,
On dirait la rumeur d'une grande bataille...
C'est le cri vibrant d'un peuple dont la fierté
Sexhale au souffle pur de ta voix, Liberté!
C'est un cri de bonheur et de reconnaissance
Qui de la nation clame l'indépendance.
Ce fut un jour de gloire, un jour d'apothéose
Comme l'achèvement d'une œuvre grandiose
Le jour où nos aieux rassemblant leurs efforts
Sunirent à jamais pour la vie et la mort.
Et contre l'ennemi, l'étranger mercenaire,
Dont la force brutale égalait la colère,
Ils opposaient l'amour fervent de leur pays.
A l'appel de sa voix, tous, ils ont obéi.
O Patrie, où sont-ils ces héros, tes enfants,
Ces coeurs nobles et fiers, humbles mais

triumphants?

Où sont-ils ces héros qui répudiaient le crime,
Ces saints, tous ces martyrs d'une cause sublime,
Farouches défenseurs de notre liberté?
Votre amour pour la Suisse égalait sa beauté.
Vous nous avez transmis intact cet héritage
Car vous aviez la foi qui inspire le courage,
Votre exemple demeure et votre ombre grandit,
Héros, mais près de vous nous nous sentons petits.
A mesure que fuit un passé tout de gloire
Nous aimons à chanter la magnifique histoire
O patrie, en ce jour monte vers ton autel
L'hommage pur, sacré, des descendants de Tell;
Car leur œuvre est inscrite au livre d'or du monde
El laisse dans nos cœurs une trace profonde.
Tandis que la douceur de la nuit se balance
Et que le soir s'attarde aux portes du silence,
Dans le recueillement et dans l'immense paix,
On aperçoit là-bas, sur les sombres sommets,
Les feux et les brasiers éclairant nos campagnes.
Partout, au fond des bois, des villes, des montagnes
S'élève un même cri, un même chant joyeux :
Honneur à l'Helvétie et gloire à nos aieux!

1^{er} Août 1912.

RENÉ FIAUX.

RÉSURRECTION

Vous avez eu certainement occasion de lire, ces jours derniers, dans l'un ou l'autre de nos journaux, un article concernant la conservation des patois de France.

Les Français, vous l'avez vu, s'y sont pris de façon très habile pour immortaliser ces idiomes locaux, d'une saveur toute particulière et qui ont grandi à faire face aux assauts de plus en plus fréquents et rudes du cosmopolitisme.

Une expédition de spécialistes avait été envoyée dans les Ardennes. Elle emportait avec elle un phonographe enregistreur. Vous voyez d'ici l'avantage précieux de cette enquête sur celles qu'avaient entreprises précédemment de savants philologues, dont les carnets, fourrés de notes étymologiques et autres, ne vaudront jamais le plus petit disque phonographique, le plus modeste film cinématographique.

Tous les matériaux recueillis ont été rapportés

tés à la Sorbonne, où ils seront soigneusement conservés dans les archives de la « parole ».

L'exploration a duré un mois et s'est étendue sur territoire belge aussi bien que sur territoire français.

Les résultats sont inespérés. Trente localités soigneusement choisies, après un examen comparatif, ont été l'objet d'une enquête spéciale et ont fourni environ 200 disques, qui constituent des échantillons caractéristiques des parlers de toute une région particulièrement intéressante, où le wallon, le champenois et le lorrain se rencontrent et s'entre-croisent.

Les patois, que la concurrence du français menace partout d'une mort prochaine, peuvent ainsi être sauvés de l'oubli et conservés aux recherches des érudits, non plus figés sous des graphies scientifiques ou défigurés sous des orthographes d'emprunt, mais tels qu'ils sont dans leur vivante réalité, avec leur accent, leurs sonorités, leurs rythmes propres. Ici, point de questionnaires, point d'intervention d'un savant qui interroge en français et suggère des formes et des phrases autres que celles qu'il a l'habitude d'employer spontanément. Dans la plupart des cas, il a suffi d'une heure d'acclimatation pour que les paysans des hameaux les plus retirés se missent avec une complète simplicité devant l'appareil, comme ils le faisaient quelques minutes auparavant dans la rue ou « à la fontaine ». C'est la nature même qui a été phonographiée.

Ce beau résultat fait honneur aux Archives de la parole qui n'ont qu'une année d'existence, et qui ont déjà donné tant de preuves d'une féconde activité. Il y a là aussi des monuments historiques. Pour les recueillir, il ne manque qu'un peu d'argent, et la somme à prévoir n'a rien d'effrayant, puisque l'exploration qui vient d'avoir lieu, tous frais compris, n'a pas coûté à l'Université 3000 francs.

* * *

Que ne peut-on faire de même pour nos bons vieux patois romands, auxquels, plus tôt peut-être qu'on ne le suppose, qu'on ne le désire, à coup sûr, il nous faudra très probablement rendre les derniers honneurs?

Et pourquoi pas, après tout? Pourquoi ne pourrions-nous faire en Suisse ce que l'on a fait en France? Ce n'est pas pour des prunes que le phonographe a été inventé, et pas seulement non plus pour nous seriner la *Petite Tonkinoise*, par Mlle ***.

Mais c'est le moment, c'est l'instant. Ils se font de plus en plus rares, ceux qui savent et surtout parlent encore le patois. Et ceux qui le savent bien dire, avec l'accent voulu, sont plus rares encore. Il n'en est plus que quelques-uns; en cherchant bien, on les trouvera. Et quand on les aura dénichés, en avant le phonographe.

Alors, quand nos petits neveux souriront dédaigneusement au seul mot de patois, quand ils renasceront, pour une cause assurément bien simple, à la lecture des recueils composés avec un soin pieux par les amis du patois ou avec

une patience de bénédictin par les philologues, on leur dira : Ecoutez!

Et, à ce moment, une voix d'outre-tombe frapperà soudain leurs oreilles — car ce sera bien, hélas! une voix d'outre-tombe. Et ils seront dans le ravissement, à l'ouïe de ce parler savoureux, de ces intonations jusqu'alors inconnues, de ces expressions si pittoresques et si caractéristiques, qu'ils en comprendront tout de suite le sens sans qu'il soit besoin de le leur dire. Jamais le patois écrit, imprimé, ne leur eût révélé tout cela.

Ce sera une évocation vivante d'un temps dès longtemps passé, et ils reconnaîtront alors que leur dédain était injuste, à son égard.

Ce sera une éloquente et irréfutable réhabilitation.

Basse-cour d'artistes. — Un pauvre ménage d'artistes s'est retiré à la campagne; un camarade va les voir et aperçoit un paon qui s'ébat sur le gazon.

— Vous avez aussi la paonne? fait-il.

— La panne est dans la maison! soupire la femme.

Mesure de capacité. — C'était au temps où l'on venait d'adopter chez nous les nouvelles mesures. Deux paysans entrent dans un café. On leur demande ce qu'ils veulent.

— Du vin, bon sens!

— Trois décis?... Un demi?...

— Oh! bast avec ces litres, ces demi-litres, ces décilitres, on ne s'y reconnaît plus. Donnez-voi toujours un hectolitre... pour commencer!

LE TOAST DE L'HUISSIER

C'ÉTAIT à la fin de 1899. M. Marc Ruchet, l'éminent homme d'Etat dont la Suisse pleure la perte, venait d'être appelé au Conseil fédéral. Membre du gouvernement vaudois, il était alors à la tête du Département de l'instruction publique et des cultes. La veille de son départ pour Berne, il prit congé de ses fonctionnaires et de ses employés de la Cité, dans un souper qu'il leur offrit et qu'il assailla de paroles savoureuses autant que cordiales dont il avait le secret. Comme en une intime réunion d'amis, chacun se sentait à l'aise. On but à plus d'une reprise à la santé du nouveau conseiller fédéral, avec cette pointe de regret qu'inspirer tous les départs; on dit des historiettes, on rit et l'on chanta. Seul, l'huiissier du Département, feu l'excellent S., demeurait muet. Alors, deux pince-sans rire de secrétaires de lui faire une douce scie : « Père S., c'est à vous de parler!... Allons, un petit toast!... Le chef y compte!... Voyons, père S., cela lui fera plaisir!... »

Prenant la chose au sérieux, le brave huissier finit par se lever, et avec une émotion non dissimulée :

« Monsieur le conseiller,

» Permettez-moi de... de..., permettez... Enfin, quoi! on vous porte aussi un toast, parce qu'on vous aime bien, parce que... enfin, oui,

parce qu'on vous connaît, vous, tandis que (et ici le front de l'orateur se rembrunit) tandis qu'on ne sait pas qui sera l'autre..., l'autre... enfin, celui qui vous remplacera... »

A ce cri du cœur, un bon rire secoua M. Marc Ruchet et toute la tablée. V. F.

Ultimatum. — Un jeune homme fréquente depuis quelque temps une famille où il y a une fille charmante, à marier.

Mais le visiteur ne se déclare pas.

Il se rencontre l'autre jour au lieu de son pèlerinage avec un ami de la famille et ils se re-tirent ensemble.

Alors, dans l'escalier, ce dernier demande à brûle-pourpoint au jeune homme !

— Depuis que vous venez dans la maison, vos intentions doivent être fixées, jeune homme. Voyons, que désirez-vous, la main de la fille ou... le pied du père ?

CREBLIET ET LO MAIDZO

CREBLIET n'ein valiâi pas dou bon, pas pi la quava de ion. Lè dzein dessant pè lo ve-lâdzo : « Foudrài bin dâi Crebliet po fêre on hompo de sorta ». Et l'avant pardieu bin réson.

Lè cougnessâi tote que lè boune. Vo fasâi bin bon asseimblant po avâi oquie de vo et vo z'arâi quasu met dein sa catsetta ; mâ quand failâi payî, l'etâi su que vo tsertive onna niéze po pas avâi fauta de vo montrâ la couleu de son erdzeint.

Lè principalameint ai mайдzo qu'ein fasâi quauqu'ene. Quand l'etâi malâdo, savâi tellameint vo z'embobinâ que *l'homme de l'art*, quemet lè z'appelâve, vegrâi tot parâi po coudhâ lo soignâ on bocon. Mâ, quand l'etâi guiéry, po payî : bernique ! ie preteindâi que l'arâi etâi pe rido sauvo se n'avâi min z'u de remfdo. Et cein boulâve noutron docteu, que l'etâi onna brava dzein.

On coup, vaitc que la fenna à Crebliet, la Creblietta, vint bin malâda, que l'a faliu chautâ vè lo mайдzo.

— Eh ! mon Dieu ! venî vito, monsu *l'homme de l'art*, vèrre ma poura fenna, que lè binstout fotia, que dit Crebliet.

— Vâ ! vâ ! déman ! lâi repond lo mайдzo, que l'etâi avoué dou z'ami, et pu, quand sarai guéryâ, sarf payî avoué la mîma mounia que lè z'autro coup.

— Que na, fâ Crebliet, que l'avâi tot parâi pouâire po sa fenna. Per dèvant témoïn, vo prometto cinquanta francs — et dinse lo vîhio compto sarâ assebin fini — oï, vo prometto cinquanta francs — n'è pas rein — sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéry.

Lo mайдzo sâ décide dan, mâ, qu'a-te pu fêre ; l'etâi 'na maladî qu'on lâi vayâi gotta et, quieinze dzo aprî, l'a faliu einterrâ la Creblietta.

L'affère d'on mâi, lo mайдzo reincontre Crebliet :

— Eh bin ! et mè cinquanta francs ? que lâi fâ. — Quemet ? Vo dâivo-io cinquanta francs ?

— Binsu, du que ié etâi quasu tî lè dzo trâi coup po soignâ voutra fenna, et que vo mè lè z'âi promet dèvant témoïn.

— Lè veré, so repond l'autro, vo z'è promet cinquanta francs, sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéry. E-te pas dinse ?

— Oï.

— Eh bin ! l'âi-vo tiâîe ?

— Na.

— Adan, vo lâi-guiéry ?

— Na, l'etâi trao tard.

— Eh bin ! se vo n'âi ni tyâ ma fenna, et se vo ne l'âi pas guéryâ, d'aprî noutra pâse, vo n'âi rein à mè recliamâ.

Lo mайдzo, que s'atteindâi pas à stasse, s'ein va adan tot motset ein djureint, mâ on pou tard.

MARC A LOUIS.

CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime, m'aime-t-elle ?
A vrai dire, je n'en sais rien.
Mon cœur est comme une étincelle.
Le sien n'est pas... comme le mien.
Est-elle infidèle ou fidèle ?
Je l'ignore complètement ;
Tout ce que je puis dire d'elle,
C'est que je l'aime éperdument...
Mais si vous croyez qu'elle est belle,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire commune,
Vous vous tromperiez plus encor ;
Elle en rend jalouse plus d'une :
La gentillesse est son trésor.
Ses yeux, doux comme un clair de lune,
Ont la clarté du diamant ;
Son sein, que la gaze importune,
Plairait au sérail ottoman...
Mais si vous croyez qu'elle est brune,
Vous vous trompez assurément !

Aussi blonde que la Madone,
D'une Andalouse elle à la peau,
Et ses cheveux, qu'elle abandonne,
Flottent au vent comme un drapeau.
Je fais tout ce qu'elle m'ordonne,
Je l'aime par tempérance ;
Son rire argentin carillonne
A mon oreille à tout moment...
Mais si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire mauvaise,
Ce serait une grande erreur ;
Mais elle aime vivre à son aise,
Et le bien-être est son bonheur.
Pour peu que votre esprit lui plaise
Et qu'elle y trouve un agrément,
A raconter quelque fadaise,
Le sien mettrâ son enjouement...
Mais si vous la croyez niaise,
Vous vous trompez assurément !

Elle a de l'esprit comme quatre,
Quand elle veut bien en avoir,
Et — ce qui fait qu'on l'idolâtre, —
Elle a l'air de n'en rien savoir.

L'existence, — cette marâtre —

Elle l'ignore absolument :

C'est pour elle comme un théâtre

Où tout doit se passer galement...
Mais en la croyant trop folâtre,
Vous vous trompez assurément !

Elle n'est pas non plus austère...
— Mais qu'est-elle, dites-le nous !

— Quand bien même toute la terre

M'en supplirait à deux genoux,

Je serais forcé de me taire

J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère,
Je le dévoilerai galement,
Et croyant que je vais le faire,
Vous vous trompez assurément !

(Paris-Théâtre.)

EMILE ROCHARD.

Oh ! amour ! — ELLE. — Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi quelque chose de bien doux !

LUI. — Miel !!!

M^{me} DE POMPADOUR ET ROUSSEAU

Le Conteum vaudois a publié, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, une série d'extraits de ses œuvres. On nous permettra de reproduire aujourd'hui le curieux portrait que faisait de lui M^{me} de Pompadour, dans une lettre peu connue :

« Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite ; il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête ; car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soins que d'autres à être amusants, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant

apris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. « Non, non, c'est trop », dit le bourreau, « il ne me faut que douze francs ». Il prit donc douze francs, laissa le reste, et se renferma sur le champ dans sa grotte pour s'admirer et se caresser soi-même. Vous m'avouerez que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : « Ote-toi de mon soleil ! » Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui avaient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grognant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocat, et surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ? »

Plus facile à trouver. — C'est un vrai supplice, par le temps qui court, que de chercher un appartement. Depuis plus de deux mois, Mme *** arpente la ville en tous sens, graxi des escaliers à perte de vue, en quête d'un logis. La maison qu'elle habite va être démolie. C'est donc dire que cela se passe à Lausanne.

Elle vient de visiter un appartement — le sixième de la journée — mais, pour diverses raisons qu'elle ne peut ou veut indiquer, elle ne se décide pas.

— Je crains qu'il ne plaise pas à mon mari, fait-elle à la concierge, qui la reconduit.

— Madame fera ce qu'elle voudra ; mais pour sûr, à ce prix-là, Madame trouvera plus facilement un autre mari qu'un appartement !

« DERNIÈRE NOUVEAUTÉ »

Il est bien tard, semble-t-il, pour parler encore de l'effroyable catastrophe du *Titanic*.

La chronique s'est enfin tue sur cet événement mémorable. Ce n'est point trop tôt, certes. Elle s'en est copieusement alimentée pendant quelques semaines, trop copieusement, même, si l'on songe que la nécessité de satisfaire l'insatiable, cruelle et malsaine curiosité du lecteur est sa seule excuse d'une telle débauche de détails, que l'on assaillonnait à plaisir et sans grand souci de vérité de tout ce qui leur pouvait donner ce caractère « sensationnel » indispensable aujourd'hui. Comme si le simple fait, par lui-même, dans toute son horreur, n'était pas suffisant. Il faut du sang et des cadavres au lecteur ; c'est à ce prix qu'il trouve de l'intérêt son journal ; c'est ce qu'il lui demande à échange du sou ou des deux sous qu'il le paie.

Mais voilà que le négocie, moins scrupuleux et plus cynique encore que la chronique, s'est emparé de cette catastrophe, l'a faite sienne, bat monnaie, sans vergogne, avec la légitime émotion qu'elle a causée.

Nous ne parlons pas des reproductions, des sines et peintures, d'une fidélité plutôt douteuse qu'on a faites de ce naufrage, sur la foi des récits de rescapés ou de témoins : c'est monnaie